

SEMILOGIE DE LA PARACHA « KEDOCHIM » (II - ASPECTS SOCIAUX)

Résumé antérieur :

I à XV – L'HOMME ET DIEU Les deux premiers versets rappellent que seuls ceux du peuple d'Israël qui en sont dignes (tant hommes que femmes formant les **bné Israël**) auront seul(e)s vocation à constituer une assemblée formée de témoins (**ada**) de la sainteté divine. L'Eternel se situe « à part » (**kadoch**) dans les religions alors coexistantes. Avec moult réserves, les entretiens précédents tentaient d'en cerner quelques attributs .Le premier principe de sainteté humaine réside dans la règle des différenciations (Avdalah) La paracha se réfère d'emblée au Décalogue (Dieu UN sans nul auxiliaire et donc seul à disposer de pouvoirs surnaturels, rôle du Chabat, devoir de piété filiale)

Le Chabat renforce le noyau familial et parental, rappelle l'existence d'un créateur, son rôle providentiel ayant extirpé le peuple d'Israël d'une Egypte ayant des serviteurs esclaves et des serviteurs de cultes païens.

GRANDES LIGNES D'ÉTUDE : Dans son ensemble le judaïsme inculque une triple maîtrise, celle d'une doctrine du Dieu rigoureuse excluant toutes faussetés ou fantaisies, celle d'une maîtrise demandée des instincts (alimentaire, sexuel, d'agressivité sociale) et celle encourageant une sublimation de l'affect (maîtrises cognitive + affective + instinctive). Pour des raisons pratiques, nous étudierons d'abord le social

XVI à XXI - ASPECTS SOCIAUX : NULLE PART N'A ÉTÉ RELEVÉ LE FAIT QUE LES VERSETS LÉVITIQUE CH19 v 16-19

FONT RÉFÉRENCE DIRECTE A LA VIE DE JOSEPH ET SES FRÈRES RÉSUMÉE EN SES ASPECTS MORAUX ET A VISÉE PÉDAGOGIQUE

Ainsi, à partir du comportement de Joseph adolescent, sera extrapolé l'interdit de calomnier ; ou même de tout colportage d'une vérité, mais imprudente à diffuser. La fin du verset Lévitique 19:16 donne lieu à diverses traductions possibles. La version officielle insiste sur le devoir d'assistance à personne en danger J'y ajouterai l'interdit de fabuler sur les morts, de leur alléguer une vie ou des propos fictifs, voire de leur attribuer un pouvoir surnaturel (Décalogue) et bien sur, d'en déifier certains par des pèlerinages apostats.

Le verset 17 interdit tout sentiment haineux. Les frères de Joseph en étaient un exemple négatif, à l'opposé d'un Esaü fraternel envers Jacob ou d'un Joseph adulte pardonnant, de même, à ses frères. Le même verset préconise de ne surtout pas s'associer à des méfaits, d'essayer même de les empêcher, et , s'ils ont été commis, d'en faire éviter la récurrence en suscitant un repentir. Le Rouleau plaide, par ses récits illustrés, pour aider à la disparition des fautes bien avant que celle de leurs auteurs fautifs. S'abstenir d'esprit de rancune ou de vengeance et aimer son prochain et l'étranger forment le verset 18. Certains rabbins illustres (Hillel...) considèrent que respecter son prochain conduit à l'observance des autres lois. Le nouveau testament leur emboîtera le pas et renchéra sur les versets du Lévitique plagés et repris à son compte.

DEUXIÈME VOLET : CE EN QUOI CONSISTE LA 'SAINTETÉ' KEDOUCHA DE L'ASSEMBLÉE DES (SUITE) ENFANTS D'ISRAËL (10ème partie)

« *Béni sois Tu qui sépares le saint du profane* » (rituel)

A mabdil bein kodéché lé kh'ol

QU'ENTEND LE ROULEAU PAR LE VERBE « AIMER » (AIMER SON PROCHAIN) ? ----- INCLUSION DANS LES DIRECTIVES DE « SAINTETÉ » HUMAINE « KEDOUCHA » (septième entretien)

CONSIDÉRATION PRÉLIMINAIRE D'ORDRE GÉNÉRAL :

DANS L'ATTENTION QUE L'ON DOIT PORTER À SON PROCHAIN, LE FOND DOIT PRIMER

Nous avons précédemment étudié avec les versets du Lévitique 16 puis 17 le lien direct étroit et méconnu de ces versets d'avec les récits de la Genèse. Le deuxième de ces versets nous enjoignait de n'avoir aucun sentiment négatif haineux envers son prochain. Ainsi, Esaü et Joseph avaient été donnés dans la Genèse comme deux bons exemples illustrés à devoir suivre.

Puis, le texte allait encore plus avant, et nous demande, au verset 18 « d'aimer » (sic) son prochain.

Quel sens entend précisément donner le Rouleau à ce verbe ambigu, celui hébraïque « d'aimer » (**vé aavta**)? L'interrogation est d'autant plus légitime qu'il précise aussitôt après, en insistant, que :

« *tu aimeras ton prochain comme toi-même (**kamokh'a**) autrement dit : « autant que toi-même »*

Nous verrons vite que l'amour biblique du prochain va bien au-delà d'un simple sentiment à éprouver, et n'est pas strictement superposable au concept actuel que nous avons sur ce vocable, inspiré, de nos jours, en partie aussi, du romantisme.

La Thora, en effet, ne nous demande nullement d'avoir des envolées affectives, ni de faire des déclarations enflammées à tous les passants. Voire même, comme certains s'y adonnent, de les embrasser, lépreux ou pas, ou de leur laver les pieds (en général d'ailleurs déjà très propres...).

Bien que, il est vrai, cela fut le cas des accolades en embrassades très émues de Esaü ou de Joseph lors de leurs retrouvailles, mais lesquelles manifestations étaient alors familiales et fraternelles et donc des plus logiques après de très longues années de séparation.

Non, là n'est point la contribution réelle à la sainteté relationnelle.
La demande qui nous est formulée, est différente, plus élargie, plus pragmatique.

Le devoir d'adhérer à des concepts positifs et d'agir, passe avant l'émotionnel :

D'une façon générale, le Rouleau est d'abord axé vers la pensée autant que vers l'action.
L'amour du prochain (qui est l'une des contributions à la sainteté) **n'a nulle raison d'échapper à cette règle.**

Ainsi, lorsque Moïse prit le livre de l'Alliance et en fit lecture au peuple, celui-ci répondit :

(Exode 24:7)

«*Tout ce qu'a prononcé l'Eternel nous le ferons et le comprendrons* »(**naassé vé nichma**)

Et pour éluder toute interprétation biaisée ou de prévalence d'entre le « faire » et le « comprendre », cette même intention est répétée, mais dans un ordre inversé, dans :

(Deutéronome 5:23)

«*Tout ce que l'Eternel t'aura dit, nous le comprendrons et nous le ferons* »

Certains des devoirs envers son prochain sont des valeurs structurelles :

Intellectualisation et action forment le vrai sens profond à donner au verset instituant la symbolique des phylactères (**téfilines**) : celui, pour chacun, d'avoir toujours en vue la pérennité des commandements fondamentaux **structurels**, tant dans ses gestes (**al yadékh'a**) que dans ses pensées (**beyin éynékha**).

Les téfilines, tout comme la « mezouza » sont des « *pense-bêtes* ».(Et en rien des gri-gri).

Mais l'utilité d'un pense-bête est nulle si l'on ne se souvient pas, ou ne se souvient plus, de ce dont on doit se souvenir, en les portant ou les regardant, au Décalogue auquel ils nous renvoient tous trois.

En effet, souvenons nous qu'ils contiennent un extrait du Deutéronome situé juste après le Décalogue auquel il se réfère et nous renvoie. C'est l'ossature du judaïsme. Et dès le quatrième commandement, tout converge vers les devoirs relationnels et sociaux

Rappelons nous aussi que Moïse avait la même ligne de mire lorsqu'il recevait l'inspiration, puisqu'il devait placer sa tête au-dessus de l'Arche qui contenait les Tables, et se concentrer sur son couvercle (le propitiatoire), la tête entre les deux chérubins (placés un peu comme des écouteurs de « radio-céleste ») c'est à dire vérifier la conformité de son inspiration d'avec les grands titres de ces Tables.

Salomon avait insisté sur cette symbolique dans ses proverbes, et y ajoutera même d'aller jusqu'à les graver jusque sur la table de son cœur (kotvam al louakh' libékh'a).

(Proverbes 3:3)

« *Que l'amour et la fidélité ne te quittent pas , attache-les à ton cou,
« Grave-les sur la table de ton cœur !*

Ce qui n'est là aussi, qu'une toute allégorie mais ici techniquement, plus difficilement concrétisable ou à matérialiser que pour les téfilines.

Bahya ibn Paquda (un certain andalou du 11ème siècle) axera son propos sur *le sens profond* à donner à la croyance, et écrira son fameux traité du *devoir des cœurs* (hovoth ha-lévavoth)

Selon lui, beaucoup trop de juifs n'accordaient d'attention qu'aux seuls aspects extérieurs de l'observance des lois juives, qu'au paraître, ce qu'il appelle « *les devoirs à accomplir par les parties du corps* » (hovoth ha – évarim) mais sans trop de considération pour leur réelle signification.

Il préconise donc de faire prévaloir l'être, c'est à dire les idées et les sentiments qu'il faut véhiculer, bien avant que de soucier du paraître, c'est à dire des aspects extérieurs qui ne sont que seulement des simples facilitateurs supposés de foi, des moyens et non le but en soi, et ainsi espérer se diriger vers un chemin de sainteté, en se conformant réellement à ces prescriptions et à leurs motivations. Rappelons le thème de cette paracha Kedochim :

« *Vous serez saints car Je suis Saint, Moi, l'Eternel, votre Dieu* »

Maimonide, son quasi contemporain, aura, quant à lui, un jugement autrement plus sévère à l'égard de ceux des dirigeants 'religieux' d'époque versés vers le paraître et ceux-ci lui en avaient d'ailleurs voulu là aussi, jusqu'à en arriver à demander sa mort effective. (Donc en violation des versets du Lévitique qu'ils étaient censés enseigner) Grâce au Vizir d'Alexandrie, Maimonide sauvera sa tête et aura la vie sauve.

Maimonide qualifiait « d'ignorants » ou péjorativement de « religieux » ces ritualistes de science sans conscience, adeptes des flexions sans réflexion, et ira jusqu'à les mettre dans le strict même sac que les païens ou les athées.

Il désignait, par là même, ceux qui, que ce soit pour l'avoir reçu par héritage culturel incompris, ou que ce soit de leur propre chef, se complaisaient à reproduire (ou à se créer ou à singer) des stéréotypes de toute superficialité entrelacées parfois de superstitions héritées de leurs prédécesseurs et couplée à une mésinterprétation des textes.

Sans qu'ils n'aient le moindre esprit critique, ni sans se poser de questionnement sur le sens de certaines pratiques surajoutées ou empruntées aux alentours, voire superstitieuses.

« *C'est la foule des hommes dits 'religieux' c'est-à-dire en réalité des ignorants
« qui ne se préoccupent que des seules ' pratiques' religieuses* »

Maimonide s'autorise à être des plus sévère et estime « *qu'ils sont bien pis que le premier groupe* » (c'est à dire que groupe des païens et des athées)

Car , dit-il , les goyim et ces coreligionnaires contribuent à véhiculer un travestissement de la religion juive et en donnent une image faussée, au point qu'il devient nécessaire (je cite) « d'effacer les traces de leurs opinions, afin qu'ils ne continuent point à égayer les autres »

Sur ce thème voir le lien : « *Monothéisme du décalogue et judéo-paganismes postérieurs* »
<http://ajlt.com/etudes-reflexions/17.2012.htm> (juin à août 2012)

Résumons :

Tout ce qui précède pourrait se résumer par un seul vocable : **Al pné.**

Le « **Al** » y exprime la superficialité, l'extériorité, l'externalité. Certes, elle est utile.

Mais le « **Pné** » (même racine que Pénima) exprime la profondeur, l'intériorité, l'intimité.
Le « **Pné** » est ce qui importe le plus pour des Salomon, Maimonide ou Bahya ibn Paquda.

Et donc **Al pné** signifie « de partout », **tant extérieurement qu'intérieurement.**
En indissociabilité.

(**Al Pné** est le même vocable décliné que le **Al Pné** de la création où l'esprit de Dieu était « de partout » ou bien que le **Al panaï** du Décalogue **qui interdit**, de quelque source qu'elle vienne ou qu'elle soit inspirée **toute croyance autre qu'au seul exclusif Eternel.** que cette conviction païenne associée soit visible et extériorisée (féssel), ou invisible et intériorisée Tmouna.)

Pour une bonne compréhension de cette locution **Al pné**: Lien: <http://ajlt.com/motdujour/11a04.pdf>

Autrement dit, dans la recherche d'une « sainteté » (sic) tant dans **le relationnel d'avec son prochain** que pour le reste, une pratique qui ne se contenterait que d'être aveugle et mal comprise, en simple copié collé de stéréotypes, ne serait, si elle était construite sans lui donner sa vraie dimension, et selon des Salomon, Maimonide ou Bahya Ibn Paquda, qu'une ruine de l'âme, tout comme le serait la science sans conscience.

(A SUIVRE)